

un voyage de quelques mois... Aussitôt après mon retour, venez me trouver; je m'estimerai très heureux de me mettre, comme cette nuit, tout à fait à vos ordres.

Bonamy devint d'une pâleur mortelle et chancela sur sa chaise.

—Tandis que ses billets de banque et ses bons au porteur se vaporisaient, une espérance l'avait soutenu, ranimé, réconforté... Il s'était dit qu'en perdant un argent destiné à s'éparpiller sous forme d'arguments *ad hominem* dans les mains des commis, il ne perdait en réalité que fort peu de chose, puisque la protection gratuite du baron devait, mieux que tous les pots-de-vin du monde le conduire au but convoité.

Or, voici que les paroles de Lascars, et l'annonce de son départ immédiat réduisant à néant cet espoir! Le provincial avait donc sacrifié cent mille livres et ne devait plus compter sur rien!...

En ce moment une lueur tardive se fit dans son esprit. Il comprit vaguement qu'il venait d'être dupe de trois aigrefins. L'ivresse, qui fermentait au fond de son cerveau et qu'assoupissait l'ardeur du jeu, se révéilla soudain, s'empara de lui, le domina et le rendit incapable de toute prudence... Il exalta se colère en cris impuissants, en vaines menaces en accusations, en injures, vociférés d'une voix haletante, en termes plus énergiques que choisis.

Lascars, La Morlière et Barsac se regardèrent, échangèrent un sourire, puis le chevalier sonna son laquais qui dormait dans l'antichambre.

—Champagne, lui dit-il, tu vois bien ce vilain homme qui peste, qui crie et qui jure?

—Oui, monsieur le chevalier.

—Eh! bien, charge-le sur tes épaules et porte-le tout de ce pas dans la rue où tu le laisseras cuver son vin... Fais vite, mon garçon, fais vite! le marraud nous importune!

Puis il ajouta tout bas à l'oreille du valet frémissant de joie :

—Quand tu remonteras je te payerai l'arrière de tes gages.

Une promesse si encourageante, et disons-le, prévue, doubla les forces du valet qui décupla son ardeur.

Il saisit Bonamy à bras le corps, il la souleva de terre et il l'emporta, malgré sa résistance enragée et ses clameurs retentissantes.

—Monsieur le baron, dit alors La Morlière, le pigeon est plumé.

—Mais il a crié... répliqua Lascars.

## XLII

Un éclat de rire des trois complices accueillit cet échange de cyniques métaphores.

—Mes chers amis, reprit le baron après cet accès de gaité franche, maintenant, s'il vous plaît, procédons au partage.

Ce partage était assurément la chose que les deux cousins désiraient le plus.

Roland fit trois parts de l'argent gagné. La somme totale, nous l'avons dit était de quatre-vingt-dix mille livres, chacun des oiseaux de proie en touche trente mille.

Jamais La Morlière et Barsac n'avaient eu tant d'argent en poche, c'est à peine s'ils pouvaient en croire leurs yeux. Ils se livraient à mille folies et couvraient de baisers les précieux chiffons.

—Monsieur le baron, s'écria La Morlière dans un élan de reconnaissance, je vous dois ma fortune!... Ces trente mille livres vont si bien fructifier entre mes mains que je veux me voir millionnaire avant six mois!... je n'oublierai jamais vos procédés de cette nuit à notre égard... en toute occasion, je vous en supplie, faites état de moi comme d'un homme absolument à vous...

—Je vous en dis autant pour mon compte, monsieur le baron, appuya le chevalier de Barsac.

—Eh! messieurs, répliqua Lascars, vous me rendez confus!... le service que j'ai pu vous rendre était peu de chose, vienne l'occasion de recommencer et vous me trouverez tout prêt...

Six heures du matin allaient sonner. Un jour blafard faisait pâlir la lueur des bougies expirantes. Le baron prit congé des deux cousins, et, les poches beaucoup mieux garnies qu'au moment de son arrivée à Paris la veille au soir, il se dirigea, à travers les rues désertes, vers le bureau des voitures de Saint-Germain.

Trois heures plus tard il mettait pied à terre à l'entrée de Bougival, il rejoignait l'endroit où il avait amarré son bateau le jour précédent, et regagnait le Moulin-Rouge.

Sauvageon, dont la convalescence faisait des progrès rapides, l'accueillit avec les démonstrations d'une joie si vive que Lascars se dit :

—Est-ce que véritablement ce drôle me serait attaché?... C'est possible, après tout, mais néanmoins la chose est bien invraisemblable...

Une demi-journée de sommeil répara les fatigues d'une nuit de jeu, et, quand vint le soir, le baron parfaitement reposé traversa de nouveau la Seine pour se rendre à la maisonnette du Bas-Prunet. Il était décidé à ne pas retarder plus longtemps sa déclaration formelle et à demander, séance tenante, la main de Pauline Talbot.

Quant à l'obtenir, ceci, pour lui, ne faisait point question.

Au moment où il allait frapper à la porte du petit jardin, cette porte tourna sur ses gonds, comme si quelqu'un, placé derrière elle, avait attendu pour l'ouvrir qu'un faible bruit de pas trahit l'approche du visiteur.

—C'est Pauline... pensa Lascars. Quelle impatience!...

Il se trompait...

A peine eut-il franchi le seuil qu'il se vit en face de la placide et loyale figure de madame Audouin. Une nuance d'embarras, et même de tristesse, s'étendait sur ce visage un peu vulgaire, mais dont le regard et le sourire exprimait la franchise et le dévouement.

Madame Audouin était seule.

Cette solitude inquiéta Lascars, d'autant plus que la bonne dame, voyant qu'il se disposait à prendre la parole, fit un geste expressif pour l'engager à garder le silence.

Le baron se pencha vers elle et lui dit tout bas :

—J'espère, madame, qu'il n'est rien arrivé de fâcheux à mademoiselle Talbot?...

—Rien absolument... répondit madame Audouin du même ton, seulement je désire que Pauline ignore votre présence ici.

—Pourquoi donc?...

—Parce que je désire avoir avec vous un entretien particulier...

L'inquiétude de Lascars était dissipée. Une surprise extrême la remplaçait. Il se demandait en vain quel genre de confidences ou de questions la gouvernante de mademoiselle Talbot pouvait avoir à lui adresser.

—Madame, murmura-t-il, je suis à vos ordres.

—Suivez-moi, je vous en prie, monsieur, reprit madame Audouin, et tâchez de ne pas faire crier le sable sous vos pieds...

En même temps la bonne dame se dirigeait vers une tonnelle de verdure située à l'extrémité du jardin.

Lascars en passant devant la fenêtre encadrée de liserons et de volubilis, jeta un regard sur l'intérieur faiblement éclairé de la maisonnette.

Après avoir parcouru un espace d'environ cinquante pas, madame Audouin et Roland arrivèrent au berceau de verdure dont nous avons fait mention, et sous lequel se trouvait un banc de bois.

Madame Audouin s'assit, et, comme Lascars restait debout, elle lui dit :

—Monsieur le baron, veuillez prendre place à côté de moi... sans cela nous serions obligés de parler trop haut, Pauline pourrait nous entendre, et c'est ce que je désire par-dessus tout éviter.

Lascars se rendit à cette prière.

—Monsieur le baron, continua la bonne dame, je ne suis qu'une pauvre femme bien simple... J'ai à vous entretenir de matières très délicates, je ne le fais point sans crainte et sans embarras, mais, comme vous êtes un homme de grand cœur, j'espère que vous m'comprendrez et que vous excuserez ma hardiesse... je réclame cependant d'avance votre indulgence tout entière...

—Vous n'en aurez pas besoin, chère madame Audouin... interrompit gracieusement Lascars.

—J'en aurai besoin, monsieur le baron, et plus que vous ne le pensez... savez-vous pourquoi je viens vous conduire en ce coin retiré?... savez-vous quelle prière je vais vous adresser, à vous que j'aime et que j'honore de toute mon âme, à vous le sauveur de ma chère Pauline?...

—Non, en vérité, je ne le sais pas... répondit

Roland dont ce début étrange redoublait l'étonnement.

—Eh bien, monsieur le baron, poursuivit madame Audouin, cette prière, la voici : Je vous conjure, à deux genoux, les mains jointes de ne plus revenir ici...

Cette conclusion inattendue fit bondir Roland sur son siège rustique.

—Vous me fermez la porte de votre maison! s'écria-t-il, qu'ai-je fait pour mériter cette injure?

—Vous n'avez rien fait que de bon et de généreux, monsieur le baron, aussi c'est à votre générosité que je m'adresse... Ecoutez-moi donc sans impatience, car si le devoir qu'il me faut remplir est cruel, vous verrez aussi qu'il est inflexible... Pauline est orpheline, vous le savez, j'ai remplacé sa mère auprès d'elle depuis son enfance... je remplace maintenant son pauvre père... elle n'a que moi dans le monde et je dois compte de son bonheur à ceux qui ne sont plus... Eh bien, un grand malheur menace ma chère enfant...

—Un grand malheur!... répéta Lascars, lequel?

—Celui de vous aimer... vous voyez quelle confiance sans bornes m'inspire la noblesse de votre caractère, puisque je n'hésite pas à vous révéler le secret d'un cœur qui s'ignore... Pauline ne vous aime pas encore, j'espère, mais, un peu plus tôt ou un peu plus tard, il me semble impossible qu'un fatal amour ne se développe pas à son insu dans sa jeune âme... Comment en serait-il autrement? Rien ne vous manque, monsieur le baron, ni la naissance illustre, ni la beauté, ni le courage, toutes les qualités qui peuvent et qui doivent séduire sont réunies en votre personne... Comment une pauvre enfant isolée ne se sentirait-elle point irrésistiblement entraînée vers vous?... hier au soir, vous n'êtes pas venu... Pauline vous attendait... elle n'a rien dit... elle n'a pas une seule fois prononcé votre nom (et c'est cela surtout qui m'a donné l'éveil, mais j'ai bien vu sa mélancolie croissante à mesure que la soirée s'écoulait... Je vous le dis avec une conviction douloureuse, elle est au moment de vous aimer! Prenez pitié de l'orpheline, monsieur le baron!... sa vie est assez triste déjà!... Je suis une vieille femme aujourd'hui... j'ai toujours été pauvre, et je n'ai jamais été belle, tout au fond de mon âme il existe cependant un lointain souvenir, douloureux encore malgré le temps écoulé... ah! je sais ce que fait souffrir un amour sans espoir et j'aimerais mieux mourir que de voir ma Pauline endurer ces tortures! vous avez le droit, et sans doute aussi la volonté, de choisir une compagne parmi les jeunes filles de haute noblesse et de grande fortune... Pauline est de race bourgeoise et ne possède rien, elle ne saurait être votre femme... au nom du ciel, ne lui laissez pas le temps de former des rêves irréalisables!... qu'elle ne vous revoie jamais! Disparaissez dès aujourd'hui pour ne plus reparaitre... elle vous oubliera, j'en ai la ferme confiance... demain, peut-être, il serait trop tard!... voilà ce que j'avais à vous dire, monsieur le baron, voilà ce que j'avais à vous demander. Répondez-moi vite que j'ai bien fait de compter sur vous, et que, pour la seconde fois, vous êtes prêt à sauver Pauline.

Un instant de silence succéda à ces dernières paroles.

—Mon Dieu! balbutia-t-elle enfin, vous ne répondez pas!...

Lascars prit une de ses mains qu'il serra doucement entre les siennes.

—Chère madame Audouin, dit-il d'une voix qui semblait émue, vous êtes la meilleure des femmes, et vous remplissez dignement les devoirs de mère que vous avez acceptés... Toutes les délicatesses de votre belle âme, je les admire et je les partage... mais rassurez-vous, le danger que vous redoutez n'existe pas...

Madame Audouin retira vivement sa main.

—Ah! murmura-t-elle avec douleur, je me trompais, vous n'avez pas voulu me comprendre.

—Je vous ai comprise très bien, au contraire, chère madame, répliqua Lascars, et c'est vous maintenant qui me comprenez mal... mais je vous le pardonne de grand cœur; vous venez de me rendre bien heureux, vous venez de me donner un espoir qu'au prix de dix années de ma vie je n'aurais pas cru payer trop cher...

—Un espoir? répéta la gouvernante.